

A MA MÈRE

*Quel charme s'attachait à tes lèvres aimantes,
Mère qui, dans la nuit sans aube du cercueil,
Dors avec mon bonheur sous le cyprès en deuil,
Que, malgré tant d'espairs brisés, tant de tourments,*

*Tant de jours douloureux, tant d'heures inclementes,
De chemins sans soleil, de foyers sans accueil,
D'embûches pour mes pas, d'échecs pour mon orgueil,
Tant d'étreintes d'amis, de caresses d'amantes,*

*Tant de plaisirs enfuis, tant de tristesses nées,
Tant de fruits mûrs cueillis, tant de fleurs moissonnées,
Et le doute à jamais en mon cœur triomphant,*

*Et mes désirs éteints, Mère, ma lèvre d'homme,
Des baisers que tu mis sur ma lèvre d'enfant,
Garde encor la saveur tendre et le pur arôme ?...*

GASTON RINGARD.

LE DOIGT DE DIEU

(Suite)

—Je regrette que vous m'interrogiez, mon oncle, car je ne puis parler contre ma pensée. Eh bien ! oui, je crois à un Dieu créateur, mais je fais plus, je crois en lui, en sa bonté, en sa paternité pour qui le prie, l'aime et l'adore.

—Mais tu divagues, malheureux ! s'écria l'éducateur atterré.

—M. Sosthènes, vous trompez notre attente, dit Mme de Saint-Albin, jalouse de mettre son mot dans le débat.

Sosthènes sourit, et d'un ton ferme, bien qu'empreint de déférence :

—Mon oncle, dit-il, vous avez vos convictions, et ces convictions, vous avez essayé de les faire miennes. Vous me trouviez, d'ailleurs, attentif et docile ; j'espérais que vous m'aideriez à percer le mystère qui plane sur l'humanité ; mais vos théories ne faisaient que rendre plus épaisses les ténèbres qui enveloppaient mon intelligence.

—Comment donc ? interrompit vivement l'oncle, voxé ; est-il rien de plus clair ? Sortis de la matière éternelle, nous... nous...

—Nous aussi devrions être éternels, voilà ce que je me disais, cher oncle, et cependant la mort, l'implacable mort.

—Nous subissons la loi de toute matière, mon jeune ami ; notre existence, de courte durée, sous une forme, peut se perpétuer sous une autre, hasarda la baronne de Saint-Albin.

—Oh ! mère, vous faites de la métempsychose, s'écria la jeune Alice.

—Les anciens philosophes l'ont bien enseignée, ma chère.

—Et les Indous après eux, car si je ne me trompe, les disciples de Bouddha enseignent ou croient les mêmes erreurs.

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Si c'est là un foyer de civilisation.

—Qu'appellez-vous erreur, Mademoiselle ? dit un Frère trois points. Tout dépend du point de vue où l'on se place ; ce qui paraît être une erreur pour les uns, est lumière et vérité pour d'autres.

—La vérité est une, et elle doit être absolue. reprit Sosthènes, autrement nous floterions toujours dans l'incertain, comme un vaisseau sans boussole navigue au hasard.

—Et cette vérité absolue, l'auriez-vous découverte ? demanda une tête blanche.

—Découverte, non, répondit le jeune homme ; mais elle m'a été révélée.

—Oh ! par exemple, serait-ce ton professeur qui...

—Non, non, cher oncle ; la lumière m'est venue de plus haut. Au milieu de mes fluctuations, j'ai, par instinct, levé les yeux vers cet être mystérieux que je pressentais, et je l'ai prié, s'il existait, de mettre un terme à mes secrètes angoisses.

—Et l'être mystérieux, sans aucun doute, a bien voulu vous répondre ?

—Cela vous étonne, Monsieur ? mais oui, l'infini s'est penché sur ma faiblesse et a daigné m'instruire.

—Il est dans l'illusion ! C'est de la plaisanterie ! Quel enfantillage ! se dirent toutes ces têtes fortes.

—Certainement il est fou ! s'exclama l'oncle, il est fou !

—Donnez-leur des preuves, M. Sosthènes, dit à mi-voix Alice de Saint-Albin, qui suivait la discussion avec un vif intérêt.

—A quoi cela pourra-t-il servir ? Ce sont des aveugles qui ne veulent pas voir, des sourds qui...

—Mais si, mais si, nous voulons savoir, jeune homme, au contraire, nous sommes les amis de la lumière.

—Il me serait doux de garder pour moi le secret des bontés divines, répartit Sosthènes ; il m'en coûterait de les divulguer. Mais ce que je puis dire, c'est que Dieu est très près de nous, et qu'il se révèle à qui le cherche dans la simplicité de son cœur.

—Enfin, qu'avez-vous fait ?

—Je vous l'ai dit, Monsieur. J'ai élevé mon âme vers Dieu, et le voile épais qui me dérobaient la vérité s'est, en un instant, déchiré. L'existence de l'Être infini m'a été clairement démontrée, et, dès lors, j'ai tout compris.

—Mais nous, nous ne comprenons plus, glosa un vieil incrédule.

—Expliquez-vous, Sosthènes ; ce revirement dans vos principes est encore pour nous tous une énigme, dit l'oncle.

—Voici ce qui s'est passé. Un jour, après une leçon où vous aviez essayé d'expliquer la nature de l'homme, animal ou machine perfectionnée, je sentis le doute envahir mon esprit. Eh quoi ! me disais-je, entre moi et un vil animal, entre l'homme et cette motte de terre, il n'y a aucune différence, le même sort nous attend, c'est-à-dire le néant.

—Sans doute.

—Cette proposition me parut insoutenable, car, enfin, si la vie de l'homme est tout entière renfermée dans ce cercle étroit du berceau à la tombe, à quoi bon la pensée, la raison, l'intelligence ? Pourquoi des devoirs nous sont-ils imposés ? Pourquoi la vertu ? L'animal, au moins, vit sans frein, et nul ne songe à s'en scandaliser.

—Justement, mon jeune ami ; aussi, notre philosophie, dégagée de toute entrave, affranchie de tous préjugés, nous enseigne-t-elle que nous sommes ici-bas pour jouir et jouir sans crainte et sans remords.

—Et si cette soif de jouissance me conduit au déshonneur ?

—Ah ! il faut en tout une certaine modération ; la société nous impose des devoirs, des lois que nous ne pourrions enfreindre sans péril.

—Soit, mais je pourrais rétorquer contre vous vos propres arguments : au point de vue où vous vous placez, le déshonneur n'est qu'un préjugé et les exigences de la société sont inexplicables : l'illogisme saute aux yeux.

L'interlocuteur, embarrassé, se tut.

—Vous voyez, ajouta Sosthènes, que ce système de philosophie épicurienne pêche par la base même : impossible de l'appliquer, sinon avec de nombreuses réticences.

—Hum ! hum !

—Voyons, mon neveu, cette digression nous écarte de la question ; achevez de nous narrer l'histoire de votre singulière métamorphose.

—Je m'étais réservé de ne la confier qu'à vous seul, mon oncle.

—Vous nous devez à tous cette confiance, car nous sommes tous sous le coup d'une grande déception.

—En ce cas, j'achève. Le soir de ce même jour, où je me révoltais en face du néant qui devait clore mon existence, je restai longtemps appuyé à la balustrade de ma fenêtre, suivant de l'œil la gravitation solennelle et majestueuse des corps célestes, de cette armée d'étoiles accomplissant chaque jour, invariablement, le chemin qui lui est tracé par de mystérieuse lois. Un sentiment de profonde admiration s'empara de mon esprit. L'idée de l'infini s'imposait de nouveau à ma raison : " Non, m'écriai-je, non, ce ne peut être là l'œuvre de la matière inconsciente. Ces cieux ma-

gnifiques, si parfaitement harmonisés, un jeu du hasard ! Non, c'est impossible ! "

Aussi est ce l'œuvre de ton Créateur, me dit une voix intime et impérieuse ; la même main qui a façonné les mondes dans l'espace a façonné ton être : Crois et adore.

—Allons, allons, mon ami, tout ceci n'est que chimère, une hallucination de votre esprit fatigué.

—Crois et adore ! continua Sosthènes. Ces deux mots jetèrent mon âme dans un ravissement inexprimable. Instinctivement je tombai à genoux. O mon Créateur, m'écriai-je, il est donc bien vrai que vous êtes ? Ah ! mon cœur vous avait deviné. Merci mille fois d'avoir éclairé mes doutes et fixé mes incertitudes ! mais que dois-je faire pour vous honorer comme vous le voulez être ?

Heureux mortel de causer ainsi avec l'Être suprême, interrompit la marquise.

—Et vous allez voir que l'Être suprême lui a encore répondu, ajouta un railleur.

—Dieu t'a donné la conscience d'abord, et sa loi ensuite, me cria la même voix. La conscience ! Cette parole fut pour moi toute une révélation.

—Vous avez l'esprit subtil, ricana l'un des libres penseurs.

Mais l'auditoire avait beaucoup perdu de sa morgue. Cette parole ironique resta sans écho.

—Oui, toute une révélation, continua le jeune chrétien. Car si l'homme est le fils de la matière, le produit du hasard, d'où vient que la matière inerte ou le hasard aveugle et inconscient ait créé un être intelligent doué de raison, distinguant entre le bien et le mal et possédant au plus intime de lui-même ce tribunal sévère de la conscience qui blâme, réprouve et condamne l'action mauvaise, harcèle le coupable jusque dans son sommeil et ne lui laisse de repos jusqu'à ce qu'il ait crié pardon ! C'est bien là le remords que l'homme seul connaît, preuve évidente qu'il a d'autres destinées que les êtres inférieurs qui l'entourent.

—Hum ! Cela peut provenir de l'éducation reçue, des préjugés de la société.

—Alors, que sont donc, si Dieu n'est pas, ces notions si claires du bien et du mal ! Qu'est-ce donc que le bien ? Que peut être le mal ? L'un et l'autre devraient m'être également indifférents ; et cependant le bien me réjouit, me grandit, m'élève au-dessus de moi-même ; le mal, au contraire, m'attriste, m'avilit, me fait déchoir à mes yeux. Comment expliquer ces contrastes, sinon parce qu'il existe un être supérieur, saint dans son essence, notre Créateur et souverain juge qui récompensera l'un et châtiara l'autre.

—Je suis très frappée de la justesse de ces réflexions, mère, dit la jeune Alice.

Mais la baronne resta muette, tandis que la plupart des coryphées de la libre pensée essayaient de trouver, mais en vain, quelque argument décisif au fond de leurs verres.

Le silence se prolongeait, troublé seulement par quelques apartés discrets.

—A quel catéchisme avez-vous donc étudié, Sosthènes ? demanda l'oncle d'un ton ironique.

—Mais à celui de la raison et du bon sens, cher tuteur. Comment pouvez-vous expliquer, sans ce Dieu d'une perfection infinie, l'enthousiasme que nous ressentons pour tout ce qui est beau, noble, sublime ? Pourquoi l'homme s'éprend-il d'admiration pour les grandes pensées, les actions héroïques, les généreux sentiments ? Pourquoi les aspirations de tant d'âmes d'élite vers le bien suprême ?... Et qui donc a pu leur inspirer cet idéal élevé, si supérieur aux instincts de l'animal, sinon celui qui est le beau et le bien par essence, celui duquel le Christ a dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

—Insensé ! balbutia l'oncle.

—Ah ! combien plutôt insensé l'homme qui reste sourd à la voix de sa conscience, qui refuse de se rendre aux lumières intuitives de la raison et persiste à nier Dieu qui, seul, explique tout.

—Vous n'avez plus votre bon sens, mon neveu.

—Et cela, mon oncle, parce que j'étaye ma foi sur